



***Nouvelle de Jean-Louis Sépulchre***  
*Finaliste 2012 du Prix de la Nouvelle*  
*Salon du Livre de Tournus (71).*

*pour Ahmed...*

## **La rampe et l'anneau.**

Dans la brume du jour à peine levé, voici donc l'endroit que je cherche depuis quelques minutes. Mes roues crissent sur le gravier et s'arrêtent pile devant cette ancienne rampe de mise à l'eau des bateaux qui attend là, à peine cachée par quelques broussailles, tout à fait accessible.

Elle glisse en pente douce, douce comme sera ma mort.

Elle semble oubliée de tous, comme l'est devenue ma pauvre existence.

Son revêtement, constitué de pavés inégaux et de graves concassées, est chaotique, comme le fut ma vie.

L'angle de pente me semble idéal, idéal pour m'y avancer et, en roues libres, le dévaler et s'enfoncer dans les eaux amniotiques de la Saône.

A force de ronger mon frein, je vais donc le libérer. Ne plus lutter et, enfin, enfin, me délivrer de cet insupportable carcan, prison virtuelle dans laquelle je suis emmuré vivant depuis, très précisément, le vendredi 26 mars 1982. Vers 23h00 : 23h17 disait le rapport des pandores.

Ce maudit vendredi où je fixais une autre rampe. Une rampe menant non à la rivière mais à l'autoroute.

Ce maudit vendredi où, la gueule collée à l'asphalte détrempe, à en sentir les odeurs douceâtres et écœurantes de suint, de résidus de gomme et de mes propres fluides, j'ai compris.

Compris comme une abominable évidence que cet engourdissement et cette torpeur trompeuse venaient de sonner l'irréremédiable fin de la partie.

Compris que je ne bougerai plus jamais.

Que je ne marcherai plus jamais.

Que je ne baiserais plus jamais.

Que jamais plus je ne m'accouderai à un zinc avec mes copains en levant mon verre à un improbable prétexte.

Jamais. Jamais plus. Plus jamais. Dis-moi, mon pote, tu comprends la signification de ce satané vocable ? Jamais. Ad vitam aeternam. Pour les siècles des siècles...

J'ai pris perpète.

Je suis devenu un satané oiseau rare, un oiseau sans ailes, un oiseau figé. Un grand *tétra*.

\*\*\*

Dans la brume du jour presque levé, l'eau de la Saône m'adresse des reflets irisés, comme autant d'éclats d'une boule à facettes. Hier soir, dimanche 25 mars 2012, j'ai donc fêté ce maudit birthday. On n'a pas tous les jours vingt ans de galère !

Au Move Club, j'ai dansé, à ma façon bien sûr, en manœuvrant le joystick de mon fauteuil roulant motorisé avec ce que mon bras droit a conservé de mobilité, j'ai braillé comme un soudard et bu comme une éponge.

Et c'est là, dans la cacophonie de ces nouveaux bruits que les jeunots prennent pour de la musique, dans les lumières psychédéliques qui te feraient paraître désirable le plus immonde boudin, dans les vapeurs de gin-tonic qui, selon, t'embrument ou t'éclaircissent l'esprit, c'est là que j'ai trouvé la sortie.

La sortie de secours.

Comme dans un flash, cette rampe de mise à l'eau m'est apparue, à demi cachée par les broussailles sur le chemin dit du *Cochemard*. La fin du cauchemar.

Cette rampe entraperçue lors des balades avec ma dame de compagnie, une bigote qui vient se faire absoudre les péchés qu'elle n'a jamais commis en trimballant gratos au bord de la Saône un mécréant à roulettes.

Depuis vingt piges, la porte de sortie était donc là, accessible à mon handicap, et je me refusais à la voir.

Bien sûr depuis vingt ans, cent fois, mille fois, j'ai pensé à la Faucheuse, au suicide, puisqu'il faut appeler un poisson-chat, un poisson-chat. Mille fois j'ai hurlé à Dieu, Belzébuth ou Bacchus que j'allais terminer le travail, le travail qu'ils n'avaient pas eu le cran de finir. Et la sortie était là devant mes yeux, à portée de joystick, comme une évidence. Mais sans doute un de ces putains de systèmes de sécurité de ce putain de cerveau a-t-il, tel un fusible, inhibé la décision. Décision d'ouvrir virtuellement cette porte virtuelle, de traverser le miroir et de partir.

En fait, contrairement à la chanson, on peut dire que partir c'est *renaître* un peu. Cette mort, enfin, va me rendre libre, libre de m'échapper, libre de resurgir, ailleurs, autrement, autre chose.

\*\*\*

Dans la brume du jour qui va se lever, je prends conscience du courant et des remous. En ce mois de Mars, la Saône se la joue Amazone. Des branchages défilent à toute berzingue, charriés par l'eau maronnasse.

En pleine nature, isolé des hommes et de leurs édifices, le coin me plait bien. Cette sépulture fluviale me convient. Sanglé à mon siège comme je le suis, je vais couler à pic lesté par mon fauteuil. Les brochets et autres silures ne vont pas laisser grand-chose de ma carcasse inutile, de "*ma paire de bidules, mes mollets, mes rotules, mes cuisses, mon cul sur quoi je m'asseyois...*" comme disait Boris Vian. « *Tous ces riens admirables...* » qui depuis vingt hivers ne me servent pas plus qu'un peigne à un chauve.

Au-delà du pont, la silhouette de la ville me fait face.

Qu'est-ce que je fous à Tournus ?

En fait, c'est connement simple. Après notre sortie des bistrots puis notre sortie de route et notre série de tonneaux, vu que le conducteur de la bagnole a fini dans une housse en plastique et moi dans un char même pas gallo-romain, j'ai décidé de me tirer de Nîmes.

Je ne supportais plus rien de la Provence : ni les cigales, ni le soleil, ni l'accent chantant souvent sur-joué de mes potes "à la vie à la mort" qui ne venaient même plus me voir dans ma colonie de vacances pour gueules cassées... plus rien.

Ni le rosé de Provence 25% de raisin 75% d'autre chose, ni l'huile d'olive 100% made in Turquie, ni le massacre de *My Way* par la Bande à Gipsy...

Alors Tournus, ça m'a fait penser à une anagramme de Tour of Sun, le voyage du soleil. Sur un dépliant, j'ai lu : *Tournus, le Sud de la Bourgogne, les portes du midi...* Venir à Tournus, c'était quitter le midi sans en sortir tout à fait. Alors vogue, enfin roule, pour Tournus !

Deux oies s'envolent dans la lumière mauve, me rappelant les canevas de ma grand-tante et leurs couleurs la gerbe.

Je fixe les contours de la ville qui me sont devenus si familiers. L'agrégat de maisons comme blotties autour de l'abbaye romane aux deux clochers. La silhouette de l'église Sainte-Madeleine, les reflets du quai du Midi dans la rivière aux allures de fleuve.

Non loin du bord, des bulles apparaissent à la surface de l'eau. Sans doute quelque tanche sortant du fond de ses demeures. Un instant, ces bulles me font penser à *La Bulle*, mon bistrot préféré.

Oh, je peux bien laisser ma pensée vagabonder une dernière fois au gré du courant de la Saône. La camarde et les silures patienteront quelques minutes.

*La Bulle*, ce n'est pas le bar le plus branché ou le plus sympa. Non, c'est un des rares en fait où je puisse entrer seul avec mon fauteuil sans avoir à franchir une marche ou à attendre qu'un péquin veuille bien lever son gros cul pour venir à m'ouvrir la porte.

Le patron est une espèce de serin rabougri, affublé d'une voix de souris et d'une capacité à balancer des postillons avec la régularité de métronome d'une mitrailleuse 12.7. La taulière est une sorte d'otarie délicatement moustachue et fleurant bon la sueur. Estimant sans doute que ses propos de caniveau méritent l'attention, elle les braille comme une poissonnière à la cantonade.

Le décor formica-mosaïque est aussi banal qu'un coït de bidasse au bal du 14 juillet. Tout y passe : l'inévitable affichette "La maison annonce la mort de M. Crédit", les cartes postales beauf du camping des dunes, le calendrier des Postes... Sans oublier, la photo des tauliers avec Gégé, l'ancien d'Indo et d'Action Française, qui carbure au "café communiste", à savoir au gros rouge.

La clientèle est à la fois prévisible et invraisemblable.

Prévisible, avec les retraités du fabricant de casseroles, des délégués commerciaux à l'abri du client, des chômeurs dépités, des habitués squattant parfois de l'ouverture à la fermeture ce qui semble être devenu l'annexe de leur appart'. Et le samedi matin, les maraîchers et autres forains du marché.

Invraisemblable, avec des cas sociaux aussi divers que désespérés, des pochetrans à la Reiser et surtout la bande à Gégé, des pseudos soldats de fortune qui viennent refaire les guerres qu'ils n'ont jamais vécues, coiffés de leur béret rouge sans doute acheté au surplus à Mâcon et arborant leurs médailles de pacotille. Bavant à flot continu leur haine des envahisseurs.

Sans oublier Monsieur de Vindelles, vieux beau sur le retour, aristocrate ruiné, ancien ambassadeur, qui avale des litres de Cointreau en lisant le Monde du soir au matin avec des postures d'ancien ministre.

\*\*\*

Dans la brume de mon dernier jour qui s'est enfin levé, la vague provoquée par l'étrave d'une péniche vient clapoter sur la rampe. A la surface de cette vague, au milieu de quelques déchets ménagers, flotte un œillet. Cette image, comme un symbole me ramène à *La Bulle*. Là-bas aussi, au-dessus de cette Cour des Miracles, flotte une sorte de mirage. Un ange. Un elfe. Un farfadet.

Le croisement du serin et de l'otarie a enfanté une fleur. Une rose. Une orchidée. Un edelweiss. Un bourgeon de pommier sauvage de Nanjing.

Julie...

Oh, rien à voir avec la couverture de "Elle" !...

En fait, c'est juste une grande saucisse un peu androgyne, avec des faux airs de Charlotte Gainsbourg. Une tronche piolée, au nez retroussé à la Billy the Kid, façon Morris dans Lucky Luke. Des yeux trop grands, bien trop grands.

Détachée des contingences de la mode ou de la séduction, elle est sapée genre... non pas genre... personne n'a ce look. Pull gris étriqué laissant à peine ressortir son absence de formes, ceinturon de 14-18, jean cow-boy tuyau de poêle en accordéon sur des santiags élimées ayant connu des périodes de reluisance meilleures. Santiags qu'elle finit par quitter à un moment ou à un autre pour terminer la soirée pieds-nus.

Mais son originalité, sa carte de visite, c'est son sourire, comme je crois n'en avoir jamais vu. Et pourtant Dieu sait si j'en ai maté des gonzesses.

Le sourire de Julie, comment te le décrire... Ni narquois, ni méprisant mais sans que tu puisses en identifier le sens. Pas de dédain, de morgue ou d'arrogance. Un subtil mélange d'ironie, de dérision... et d'érotisme.

Si elle était une artiste, je la comparerais à une Jeanne Moreau en négatif. Comme si la position repos de sa bouche était ce sourire qui en permanence en relève imperceptiblement le coin droit. Et comme si c'était l'expression de ses sentiments qui l'amenait à une position neutre.

L'alcool aidant, je me suis souvent plu à imaginer qu'elle ne se départit de ce rictus monalisiesque qu'au moment de l'orgasme. Que ses yeux imperceptiblement cillés te fixent dans la pénombre sans que tu puisses définir ce qui, de la jouissance ou de ses sentiments, l'amène à une position neutre, presque grave de son faciès. Comme si après t'avoir mis physiquement à nu, elle cherchait à transpercer ton intimité jusqu'aux tréfonds de ton être.

Bien sûr, si tu ne décolles que devant Paris Hilton, ce que je te raconte c'est du charabia. Du Patagon. Ça te laisse aussi froid qu'une perlouze de freezer. Puisses-tu, un jour, tutoyer un instant un ange comack, larguer tes images de playmates siliconées, tes Barbies sous cellophanes, tes pétasses colorisées.

Souvent le soir, après que mon infirmière-docker m'a transbordé dans mon lit de grande solitude, je finis par me glisser dans une somnolence irisée par d'inavouables songes érotiques. Vainement érotiques. Je ferme les yeux et je l'imagine nue, au naturel dans une clairière au clair de lune, les miches à l'air, m'exhibant ses seins en œufs au plat, et se bidonnant comme une baleine de son effet, libre comme l'air, affranchie des codes.

Même si derrière cette insouciance affichée, je devine en arrière-plan une sensibilité profonde et protégée par une triple couche de blindage.

\*\*\*

Dans les dernières volutes de brume de ce jour naissant, mon regard se pose sur cet anneau d'amarrage, ancré aux moellons inégaux. Deux bras de ronce entrelacés le traversent, comme pour lui conférer un semblant d'utilité. Comme un auto-ancrage de la jetée.

Moi je ne suis plus qu'une barque abandonnée. Une gabarre inutile, altérée par le temps, écaillée en surface et pourrie jusqu'à la fibre. Je ne vais plus que là où les éléments me conduisent, soumis au clapotis, esclave des souffles d'air.

Mais mon ancrage à moi, c'est Julie.

Dans ma pauvre vie comme à *La Bulle*, elle est mon point fixe, mon phare, ma mire. Elle est cette lumière du jour là-bas au loin, au terme de l'égout dans lequel je me débats.

A *La Bulle*, elle virevolte autour de moi, me couvant du coin de l'œil, caressant ma joue au passage, massant mes épaules si souvent douloureuses. Quand la joyeuse bande de pieds-nickelés lui en laisse le temps, elle s'assied à mes côtés, toujours à califourchon sur une chaise, pour me lire un article de presse, le passage d'un bouquin, un extrait de la lettre d'un amoureux plus ou moins transi.

La pauvre condition de mon corps inerte m'interdit-elle tout geste essentiel à la vie, aux loisirs, au plaisir, aux fonctions les plus ordinaires comme manger, boire, fumer ? Avec Julie, j'ai le sentiment d'avoir retrouvé ces capacités. Comme si mon cerveau les commandait par télépathie, les mains de Julie devançant mes envies et mes besoins, portant mon verre de Viré-Clessé à mes lèvres, déposant une olive ou une cacahuète dans ma bouche, allumant une clope et me la tendant. Et, crois-moi mon pote, elle est magique cette cigarette traversée par le souffle de Julie, tenue par les doigts de Julie, baptisée à la salive de Julie...

J'ai si souvent lutté pour interdire à mon esprit de mettre un nom sur la nature de notre relation, sur le sentiment que j'éprouve pour elle. Bien sûr aujourd'hui, c'est moi qui représente sa seule affection ; mais demain ? Demain, elle aimera et elle partira. Elle le mérite tant.

Elle partira et elle enfantera.

Ce soir j'ai cessé de lutter. Je n'en peux plus d'imaginer tout ce que nous aurions pu projeter si...

\*\*\*

Sans la brume du jour qui s'est maintenant levé, le paysage semble avoir changé.

Au bruit de l'eau clapotant sur les pierres, au souffle du vent, aux grincements des arbres et au chant de rares oiseaux de Mars se sont ajoutés deux autres sons.

Le son de mon téléphone portable qui retentit sans arrêt dans ma besace. Même si j'avais envie de répondre, j'en serais incapable, mon oreillette est aussi dans le sac.

Et le son des sirènes des pompiers dont les gyrophares strient l'autre berge en la longeant au pas.

Je sais bien qu'ils me cherchent. Que mon départ précipité de la boîte de nuit, en bras de chemise par ce froid de connard, a forcément inquiété mes potes. Qu'ils se doutent que la rivière est mon seul vecteur vers la Paix.

Leur peine va être immense mais ma décision est prise. Passer la marche avant, dévaler doucement cette rampe et affronter ma destinée. Partir pour renaître ; je veux rester maître de mon destin.

Seulement il y a l'Anneau...

Pourquoi vient-il me narguer cet anneau ? Pourquoi ce salopard semble-t-il me rappeler un autre lien, une autre amarre devenue si essentielle ?

Mais ce n'est pas un pauvre cercle de métal et sa symbolique à deux balles qui vont me retenir ou entamer ma détermination. La sortie est bien trop proche.

J'ai entendu le crissement du gravier derrière moi.

J'ai senti son parfum.

Pas besoin de me retourner.

Je sais qu'elle est là. Assise à même le sol sans doute, la tête dans ses mains, comme elle le fait quand elle me regarde à califourchon sur la chaise du bar.

Je sais qu'elle ne va pas tenter d'interférer dans mon choix de mourir ou de vivre, d'arrêter ou de recommencer.

Je sais qu'elle espère.

Qu'elle sait que je sais.

Je sais bien qu'elle pleure.

Un dernier regard à la rivière. Ma décision est prise. Elle est irrévocable. Je dois l'assumer.

Mon bras est ferme et décidé.

Je commande le joystick et donne l'ordre irrémédiable à mon fauteuil d'avancer, sans regret et sans remords.

D'avancer vers Julie. Vers cette osmose qui comble tant d'impotences. Vers ce sentiment dont le nom a si peu d'intérêt.

D'avancer vers Julie pour tout reconstruire et d'en reprendre pour vingt piges.

D'avancer vers la vie, mon pote.

Vers la vie.